

De la modernité et des maisons médicales

En écoutant les propos qui viennent d'être tenus, je me disais que le croisement entre vos travaux à l'occasion de ce vingtième anniversaire et les miens n'était pas un hasard. C'est après la grève de 1979-1980 que démarrent les premières maisons médicales. C'est aussi après cette grève que je commence une réflexion sur les rapports entre la psychanalyse et la médecine. Pourquoi ? C'est à l'occasion de cette grève (que je n'ai pas faite pour des raisons qui n'ont rien de valeureux, simplement c'était pas ma place) que je me suis mis en demeure de trouver quelqu'un qui lui aussi ne la faisait pas, pour être moins seul. Je n'ai trouvé qu'une seule personne et j'ai eu la chance que ce soit Louis Peers. Cette rencontre entre un psychiatre venant de l'Université catholique de Louvain et un gynécologue avorteur public issu de l'Université libre de Bruxelles a donné naissance à un séminaire qui a tenu cinq ou six ans, jusqu'à la mort du docteur Peers, qui a changé ma vie à bien des égards. Je n'arrête pas de le remercier d'avoir permis cette confrontation très directe entre la psychanalyse et la médecine, qui a été pour beaucoup dans le travail que j'ai entrepris depuis.

Ce n'est pas la seule raison pour laquelle je me trouve ici ce soir. Bien que connaissant peu vos pratiques, je les ai toujours trouvées extrêmement intéressantes pour deux raisons. La première est que la médecine, et tout particulièrement la médecine en première ligne, est, comme je l'appelle souvent, un laboratoire de la modernité. La deuxième raison, que je vous livre d'emblée, est que les maisons médicales sont des laboratoires d'un lien collectif nouveau qui essaie de se trouver. Je vais tenter de montrer en quoi ces deux éléments m'intéressent et vous demander de sortir de vos concepts habituels pour entendre ce que peut-être il y aurait à faire.

La modernité, une faille

Dans mon trajet, j'ai été confronté au fait que la médecine est devenue tout à fait technoscientifique et aux effets que cette

transformation d'un art de guérir en une science de guérir, comme le disait déjà Claude Bernard, a sur sa pratique. La difficulté de nouer la techno-scientificité, qui fait désormais la qualité de la médecine au sens fort du terme, avec une pratique qui vise des sujets, des malades et pas seulement des maladies, se retrouve à tous les endroits de notre société. Entamée dans *De la maladie médicale* et poursuivie dans *Un monde sans limite*, ma réflexion interroge comment le monde de la science a subverti notre manière de fonctionner, quelles conséquences cela a sur la façon dont la réalité psychique s'organise, quelles difficultés sont celles des sujets d'aujourd'hui qui ne sont, je crois, absolument pas celles d'il y a seulement une vingtaine d'années et ne seront sans doute plus celles de la génération de demain. Ce sont ces difficultés au sens large, pas seulement pathologique, que vous rencontrez tous les jours.

Je dis que la médecine est un laboratoire de la modernité, et même de la post-modernité. Dans sa préface à Hamlet, Yves Bonnefoy dit que « la modernité, c'est la faille dont les tassements ultimes ne se sont pas encore produits ». La modernité, c'est déjà une histoire vieille de quatre siècles dont nous ne voyons pas encore les tassements ultimes. Cette faille, nous en observons les effets dans l'impression éprouvée par beaucoup de gens qu'il n'y a plus de repères, qu'on ne sait plus à quoi se relier ni où chercher des horizons pour déterminer nos conduites. Ce qui caractérise la modernité, c'est qu'on a fini, qu'on veut en finir, avec l'Autre, le grand Autre, le dieu, le père en l'occurrence, au sens large, indépendamment de la foi. La société a fonctionné pendant des siècles avec la pensée d'un ailleurs, d'un autre lieu, avec l'idée que ce nous avions à faire était déterminé à l'avance. Au Moyen Âge, vous occupiez une place précise, c'était clair, il n'y avait pas à discuter. Ce mode de fonctionnement n'a d'ailleurs pas encore complètement disparu. Dans l'émission de la semaine passée consacrée à Malraux, Mauriac et Céline, Bernard Pivot s'esclaffait devant le fait que Mauriac n'avait pas conscience que les personnes employées dans sa propriété vivaient dans une situation sociale épouvantable. Il y avait des distances « moyenâgeuses » : moi je suis François

*Jean-Pierre
Lebrun,
psychiatre et
psychanalyste.*

Mauriac, maître des lieux, et lui, il est jardinier, pas besoin de discussion, comment il vit ne m'intéresse pas du moment qu'il s'occupe comme il faut du jardin. Et Claude, fils de François Mauriac, avait argumenté avec beaucoup de justesse qu'à l'époque de son père, c'est-à-dire juste après la deuxième guerre mondiale, on ne se posait pas ce genre de question.

Donc même si cela fait longtemps que les choses bougent, il n'y a pas encore très longtemps c'était quelque chose qui allait de soi. La modernité aujourd'hui, c'est le fait que le sujet pense qu'il a le droit de réfléchir à la place qu'il doit occuper, le droit de trouver la sienne. A l'encontre de ce qui avait cours auparavant, il n'a pas l'intention d'endosser une place inscrite par dieu sait qui.



La luxation du lien social

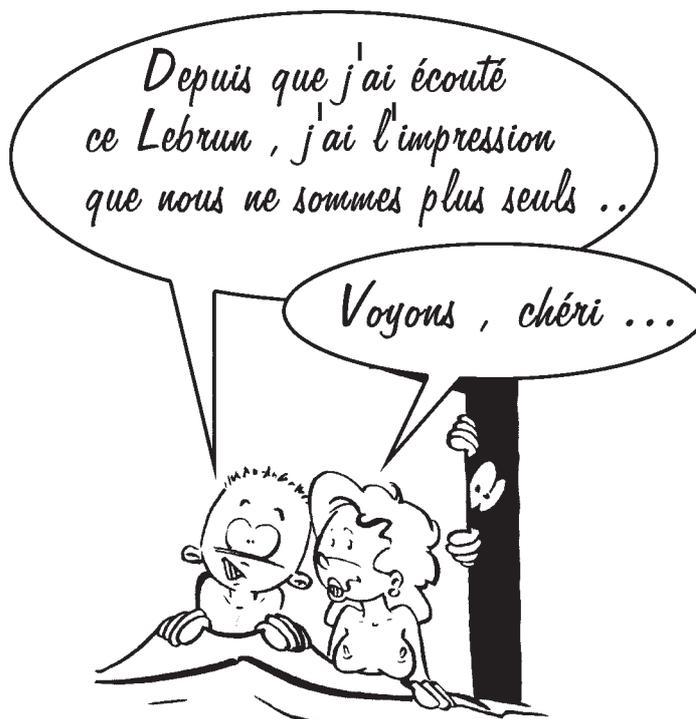
« Aie le courage de te servir de ton propre entendement » exhortait Kant, assume que toi, tu vas réfléchir à ta situation et non pas entériner la place à laquelle on t'a mis. Ce qui signifie

implicitement qu'il n'y a pas de place donnée à l'avance. La place doit être soutenue, trouvée par le sujet lui-même. Il prend alors le droit de la parole. Il se donne les moyens d'arriver à ses fins. Il veut un enfant. Il veut décider du moment où il va consentir à trépasser. Il veut éventuellement décider du sexe qu'il a, parce que celui qu'il a ne le satisfait pas, qu'il est donc en droit dans la logique de la modernité, qu'il y a des mal fichus et que la médecine va rectifier ça. Bref, il veut son autonomie. A partir de là, il cherche d'autres personnes qui veulent la même autonomie que lui, et se retrouve par exemple... dans des groupes associatifs. Cette position est extrêmement liée à la modernité qui consiste à ne plus avoir de sol commun qui nous antécède, à devoir chacun trouver sa place et finalement à ne trouver comme coéquipier que celui qui a la même place ou une place proche de la sienne. Et nous voilà tous regroupés, dans ces petits groupes de plus en plus nombreux qui risquent d'amener à des choses extrêmement difficiles. Vous savez qu'aujourd'hui on s'associe parce qu'on est autiste, on se réunit parce qu'on est locataire ou sous-locataire. Ce n'est pas quelque chose qu'il s'agit de mépriser mais parfois cela paraît curieux, toutes ces associations qui se regroupent entre elles, chacune essayant d'obtenir quelques choses que l'autre n'arrive pas à obtenir...

Le sujet désormais se constitue à partir de lui-même et non plus à partir de l'autre. Il y a là un paradoxe, parce qu'en fin de compte c'est toujours à partir de l'autre que je suis sujet. Je ne parle pas ici de l'autre de la religion, mais de l'altérité, de l'Autre avec un grand A. Si je suis quelque part dans une position de sujet, ce n'est pas seulement parce que je me suis émancipé, extrait, désenglué du rapport à l'autre mais aussi parce que c'est l'autre qui est le fin fond de vérité que je suis. Regardez les enfants, tout enfant commence par parler la parole des autres, ces premiers autres qui siègent au-dessus de son berceau. Nous ne sommes sujets qu'à partir d'une altérité radicale.

Quand le sujet se constitue à partir de lui-même et non plus à partir de l'autre, s'introduit ce que j'appellerai une luxation du lien social, le lien social se fausse, se voile (comme une roue de vélo).

On n'est jamais deux : quand on est deux, on est toujours au moins trois, c'est l'altérité, il y a en toujours un en plus quelque part (les couples connaissent bien cela). Si on s'émancipe de cette altérité qui fait notre sol commun à tous les deux, on n'est plus dans un pacte, on est dans un contrat entre vous et moi, on fait contrat, on n'a plus une « tiercéité » à laquelle se référer. Ce qui avant faisait pacte n'est plus que de l'ordre du contrat et ce n'est pas par hasard que l'on se tourne aujourd'hui vers le droit, que l'on « judiciarise » nos relations, parce que quelque part le sol commun est méconnu. Hanna Arendt parle de « désolation » (dé-sol-ation) quand le « sol » commun est perdu : la désolation ce n'est pas la mélancolie solitaire mais la perte du sol commun, d'un monde commun.



A mort l'arbitre ?

Voilà la mutation de la modernité et ce qu'elle engendre. Nous passons d'une société de pouvoir à une société de savoir. Hier la généalogie organisait le social, le père reconnaissait son enfant sans qu'il soit besoin de vérifier, alors qu'aujourd'hui ce qui régularise la chose, c'est votre carte génétique. Ce qui hier tenait dans une parole qui faisait autorité, tient aujourd'hui dans une série de petites lettres décodées dans un laboratoire*. C'est une mutation ! Tout ce qui hier était véhiculé par l'incertitude est bousculé parce qu'aujourd'hui le père peut être certain. Il en va de même pour tout ce qui repose sur l'argument d'autorité. Il n'est plus question d'accepter les décisions d'un arbitre de football qui ne soient pas assurées par des caméras de télévision.

Du savoir va venir la vérité, le fond des choses, et ce faisant s'introduit quelque chose d'inattendu. Je ne vais plus supporter que l'arbitre arbitre, je vais attendre un arbitrage à coup de caméras de télévision et en arriver à oublier que l'arbitre n'est pas celui qui se soumet à ces caméras mais celui qui en tient compte et qui s'engage comme sujet. C'est une drôle d'histoire : d'une certaine façon, je crois me débarrasser de ce chef, de ce père, grâce à la modernité et à l'augmentation du savoir. Et

paradoxalement, à un moment, j'ai le choix entre ou bien reconnaître une certaine place à cet autre quand même, ou au contraire me soumettre purement et simplement à des critères d'ordre scientifiques, position dont vous connaissez les dangers : c'est par pure et simple soumission à certains fonctionnements que des horreurs se sont produites dans le monde...

L'émancipation de ma dimension de sujet va faire que, d'une manière étonnante, je vais être de moins en moins bien armé pour supporter l'autre. A chaque fois qu'un autre va me dire quelque chose, je vais exiger de négocier avec lui, de faire un nouveau contrat, ou bien je vais éviter la conflictualité car je ne saurai pas comment m'en sortir, ou encore je vais attendre le moment idéal du consensus où tout le monde sera d'accord. Vous reconnaissez là une série de difficultés avec lesquelles notre société se débat : tyrannie du consensus, évitement de toute conflictualité avec pour corollaire que de temps en temps tout explose, ou encore négociations infinies et incapacité de prendre des décisions. En devenant un enfant de la science (ce que nous sommes tous aujourd'hui) et non plus un enfant de Dieu, on risque de « jeter le bébé avec l'eau du bain » c'est-à-dire

**Le code génétique s'exprime sous forme de combinaisons de quatre lettres : ATGC.*

se croire libéré de la dette à l'Autre, - je dis l'autre avec un grand A pour le différencier du « petit » autre que je rencontre (entendons-nous bien, je ne parle pas ici de l'autre de la religion !). Du coup, je suis paradoxalement de moins en moins prêt à accepter l'intégrité de l'autre, de moins en moins prêt à soutenir ma position de sujet parce que plus il y a du savoir, plus il est difficile de prendre une position de sujet, c'est-à-dire de faire un trou dans le savoir, car on n'est sujet que quand on fait un trou dans le savoir.



Quelque chose est en train de se passer : là où hier il y avait émergence du sujet qui était soutenu par l'idéal des Lumières, aujourd'hui la conflictualité verticale disparaît, on ne se trouve plus que dans une conflictualité horizontale, dans « le coude à coude », dans la performance, dans la rentabilité, sans issue autre qu'un arrangement ou la suppression de l'autre. Là où avant il y avait une sorte d'inscription de la limite dans l'autre social, maintenant, il faut que ce soit le sujet lui-même qui organise une limite, qui la porte sur son dos. C'est ce qui donne ce symptôme majeur d'aujourd'hui : la

dépression, ce que l'on appelle « la fatigue de soi ». Il est fatigant de devoir toujours se soutenir soi-même et bien c'est le prix de la modernité.

Une deuxième conséquence de la disparition de l'altérité, de ce sol commun qui nous construit, est l'apparition d'un symptôme clinique inédit dans l'histoire : les parents ne savent pas dire non. Pourquoi ? Parce qu'ils ont peur de ne plus être aimés de leurs enfants. L'inédit est là : les parents doivent être aimés de leurs enfants ! Je crois que cela tient à l'effet de délégitimation de l'autorité qui doit permettre la conflictualité. Aucun sujet ne peut arriver à devenir sujet sans se confronter à un autre qui veut lui bien soutenir cette conflictualité, qui veut bien jouer le jeu. Si le jeu n'est plus légitimé par le social, pourquoi continuer à soutenir cette conflictualité ? C'est le point de départ d'une escalade dont on ne sait où elle nous conduit. Nous pensions que, grâce à la modernité, tout serait plus facile. Ce qui nous attend sera plus difficile : plus difficile de tenir sa place parce qu'il faudra l'inventer.

Serais-je en train de vous dire « revenons vite en arrière, remettons l'autorité en place » ? Évidemment non, on n'arrête pas le progrès, et surtout retourner en arrière, faire appel au retour d'une autorité d'antan, ce serait littéralement manquer l'enjeu de la modernité. C'est pourtant ce qui nous pend au nez si nous n'arrivons pas à résoudre nos problèmes.

Laboratoires de la (post)-modernité

Voilà le contexte de la modernité dans lequel les maisons médicales sont des avant-postes du laboratoire de la modernité. Pourquoi ? D'abord parce que le monde médical doit assumer cette contradiction violente entre les effets de la techno-scientificité nécessaire à une médecine de qualité et le fait qu'il s'adresse à des malades, à des êtres humains. Contrairement à ceux qui décident chez Danone ou chez Renault Vilvoorde, la médecine doit continuer à nouer ces deux dimensions. A fortiori, la médecine que vous appelez de première ligne ne peut échapper à assumer cette contradiction entre la techno-scientificité et l'humanité du patient.

Sur vos fonctionnements, vous avez beaucoup de choses à dire, bien plus que vous ne le pensez. Face aux repères qui s'effondrent, il est très intéressant de voir à l'œuvre des groupes qui tiennent depuis vingt ans pour essayer d'assurer une tâche. Vous êtes d'autant plus un avant-poste de ces questions de modernité que vous n'êtes pas confrontés qu'à la maladie. Nombre de personnes viennent dans les maisons médicales, comme d'ailleurs en médecine générale, parce qu'elles sont malades du social, pas seulement parce qu'elles n'ont pas assez d'argent, mais surtout malades de ne pas trouver leur place dans une société entièrement remodelée par les contraintes de la modernité et par ce qu'on appelle aujourd'hui la post-modernité. Si, dans le champ qui lui est propre, le médecin ne continue pas à soutenir cette dimension de pouvoir engager sa subjectivité dans les actes qu'il pose, cela risque de créer quelques problèmes.

Seconde raison, en tant qu'équipes pluridisciplinaires, horizontales, débarrassées de la hiérarchie d'antan, le lien social que vous mettez à l'épreuve est un lien social nouveau. Vos équipes ne peuvent se satisfaire du leur de l'égalité des places. On aime dire aujourd'hui que les places ne sont pas fixes : il serait dangereux que la possibilité de permuter les places fasse oublier qu'il faut discerner fixité de la place et fixité de celui qui occupe la place.

La subversion du lien social traditionnel introduite par la modernité est arrivée à un point de non-retour et nous contraint à inventer. C'est là notre chance, ne la galvaudons pas en croyant en avoir terminé avec l'inégalité, ni en pensant avoir garanti la différence du fait de vous être débarrassés de la façon dont hier était occupée fixement la place.

La différence des places a longtemps été garantie par la tradition et la hiérarchie, avec tous les abus et les excès que cela couvrait. La modernité évacue une telle hiérarchie, mais la légitimité de la différence des places n'en est pas pour autant périmée. Pourquoi ? Parce que cette différence de place est inscrite dans la parole. Vous en voulez une preuve ? Pensez que ça fait une demi-heure que je vous bassine les oreilles que je cause tout seul et vous, vous écoutez, ça fait deux places différentes. Ce qui nous caractérise comme être humain, c'est de parler et donc cette différence de place est inscrite au cœur même de ce qu'est l'humain. La différence de place reste une affaire de parole, il s'agit dès lors de savoir comment lui donner sa place, comment perpétuer sa transmission mais sans pouvoir encore se soutenir de la légitimité que véhiculait le modèle d'hier.

Voilà le défi à la hauteur duquel il va falloir, vous et moi, nous tenir. Merci beaucoup. ●

Discussion à la suite de l'exposé de Jean-Pierre Lebrun

● *Pourriez-vous développer le thème « être sujet, c'est faire un trou dans le savoir ».*

Je suis autorisé à parler car soit j'occupe une place différente (la place du père), soit je fais référence à des concepts, un savoir (la place de l'expert).

Avec la modernité, c'est la place de l'expert qui autorise à la parole, beaucoup plus que celle du père. Or, pour être Sujet, il faut « endosser un trou dans le savoir » : c'est-à-dire accepter qu'il y a un manque dans le savoir, assumer les

conséquences de ce que l'on va dire ou faire, sans le savoir à l'avance ; accepter qu'il y ait dans ce que l'on dit, et dans ce qui en découle, une part d'inconnu. « Je t'aime » est une parole de sujet, qui ne se justifie en fin de compte de rien, cette parole n'est pas entièrement recouverte par un savoir. Or, la modernité laisse souvent croire que l'on « aurait pris une décision meilleure si l'on savait mieux » ; c'est en ce sens qu'elle réduit la place du sujet, qu'elle ne lui permet pas d'assumer « le trou dans le savoir ».

Pour des raisons techniques (!) monsieur Jean-Pierre Lebrun n'a pas eu la possibilité de relire le texte de cette discussion. La rédaction de Santé conjugulée assume donc la responsabilité des propos qui lui sont attribués et pourraient ne pas correspondre fidèlement aux idées qu'il a choisi d'exprimer.

● *Il n'y a pas forcément soit la place du père soit celle de l'expert ; ici par exemple, vous parlez parce que vous y êtes autorisé par le pouvoir organisateur et aussi parce que vous avez un savoir : il y a les deux, et cela rejoint les questions de l'autorité, du pouvoir.*

La première fois que l'on a fait taire quelqu'un qui parlait au nom d'un savoir, c'était Galilée – on l'a fait taire au nom du pouvoir, celui du pape. Aujourd'hui, c'est vrai qu'il y a une confusion entre savoir et pouvoir, mais il faut tenir compte des deux. Avant, la parole était plutôt donnée au nom du pouvoir ; aujourd'hui, l'accent est mis sur la place donnée au nom de la compétence. Par exemple, si vous êtes un prix Nobel, vous pouvez vous exprimer sur tout ; alors que les experts ne savent pas tout dire : ils peuvent être des balises, mais la décision finale doit clairement résulter d'une place occupée, celle du politique.

● *Pouvez-vous expliquer la différence des places...*

Reconnaître la différence des places ne veut pas dire que l'un occupe la place du père (comme dans le patriarcat). Avec la modernité, on n'a plus la place du père comme organisateur social ; mais on n'est pas pour autant quitte de la différence des places.

● *Vous semblez donner la prééminence au médecin ?*

Je suspecte que vous (les médecins) bénéficiez encore, sans le vouloir, d'une reconnaissance sociale de la prééminence du médecin. Et la réalité, c'est qu'il y a des moments où le paramédical se tait... Il faut mesurer la pertinence (l'impertinence) de cette place du médecin, mais ne pas la nier.

● *Par rapport à cette question de la place du médecin, il faut tenir compte du fait que dans les maisons médicales, les champs ne sont plus seulement ceux des compétences professionnelles : chacun s'investit dans des activités autres (gestion, etc.) ou les compétences se jouent autrement.*

Dans les groupes qui veulent fonctionner horizontalement, les choses se passent autrement qu'avant. Hier, le médecin avait en quelque sorte le « bouclier institutionnel » pour

dire « ça suffit ». Aujourd'hui, on n'a plus ce bouclier institutionnel, et c'est difficile de garder sa place dans son champ de compétence, alors qu'on est par ailleurs « tous égaux » dans d'autres champs... La question n'est pas de le regretter, mais de voir comment les choses peuvent se jouer...

● *Vous avez parlé des gens qui se regroupent en association parce qu'ils partagent une situation commune, ont des idées, des intérêts communs à défendre... Vous en parlez d'une manière un peu ironique, comme de gens qui se regroupent pour être semblables... Toute l'approche de santé communautaire, consiste à se soutenir, se renforcer avec des gens qui se sentent proches ; pourquoi différencier des associations qui se forment autour du SIDA par exemple, et des communautés culturelles ?*

Dans une association SIDA, il y a un lien social faussé. Si on est deux et qu'on est noués par un pacte qui nous lie, alors il y a un lien social – c'est ce qui se passe par rapport à la religion : derrière la figure de l'Autre, du lien social personnifié par la religion, il y a la reconnaissance du fait qu'on est dépassé par quelque chose d'autre. S'il n'y a que vous et moi, s'il n'y a plus que vous et moi, alors cela devient un contrat ; quand on se regroupe en association sur base d'intérêts communs, c'est plus de l'ordre du contrat que de l'ordre du pacte ; le lien – le contrat-associatif se développe quand il n'y a plus de lien social. Ce qui fait lien social, ce qui nous lie, c'est qu'on est des êtres parlant, et pas qu'on a les mêmes boutons... ●